

F<sup>o</sup> L<sup>n</sup>  
27  
99588

Comte Jacques de La Vaulx

# CROIRE ET OSER

ou

*La vie ardente et passionnée du*  
**COMTE HENRI DE LA VAULX,**

*pionnier de l'Aéronautique (1870-1930)*



Publié sous le patronage de l'Aéro-Club de France

CHEZ L'AUTEUR

LAVAUXXJA

L

2022633

92

# CROIRE ET OSER

La vie ardue et passionnée  
COMTE HENRI DE LA VALLÉE

## CROIRE ET OSER



DE LA VALLÉE HENRI

4° 24<sup>27</sup>  
99588

*Photographie en couverture :*

Atterrissage du Comte de La Vaulx, Président de la Fédération Aéronautique Internationale et Vice-Président de l'Aéro-Club de France à Santiago du Chili (février 1929). A côté de lui, se trouve le pilote Jean Mermoz, gloire de l'Aéropostale. Par sa force herculéenne et son adresse il vient de sauver l'avion et l'équipage au cours d'un atterrissage forcé en pleine montagne.

Cette première liaison postale et ce premier transport d'un passager par-dessus les Andes, barrière qui parut si longtemps infranchissable, transportèrent d'enthousiasme les Chiliens et les autres peuples transandins. Le courrier en provenance de Buenos-Aires transitait jusqu'alors lentement par bateau en contournant le Cap Horn pour remonter ensuite vers le Nord.

*Droits réservés*

*Photo Musée de l'Air*

DL-07 07 1995 16226



Comte Jacques de La Vaulx

# CROIRE ET OSER

ou

*La vie ardente et passionnée du  
COMTE HENRI DE LA VAULX,*

*pionnier de l'Aéronautique (1870-1930)*



Publié sous le patronage de l'Aéro-Club de France

CHEZ L'AUTEUR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
700 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS  
DE 1 A 700  
N°220

© 1995, by Jacques de LA VAULX, Versailles.

En vente chez l'auteur : 20, rue de Provence, 78000 Versailles.



## AÉRO-CLUB DE FRANCE

RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

Monsieur Jacques de LA VAULX  
20, rue de Provence  
78000 VERSAILLES

Le Président

Paris, le 4 Octobre 1994.

Cher Monsieur,

C'est avec un grand intérêt que nous avons pris connaissance de votre prochain livre sur la fabuleuse aventure de notre fondateur le Comte de La Vaulx.

Cet ouvrage participe sans aucun doute au patrimoine de la France Aéronautique. Il nous éclaire sur des aspects importants de la naissance de l'Aviation en France et dans le monde.

Il ne fait aucun doute qu'il intéressera au plus haut point les historiens et le grand public.

Nous avons le plaisir de vous confirmer que l'Aéro-Club de France soutiendra cet ouvrage quant à sa notoriété et à sa diffusion.

En vous adressant nos plus vives félicitations,

Nous vous prions de croire, Cher Monsieur, à l'assurance de nos sentiments aéronautiques les meilleurs.

Gérard FELDZER



*L'Aéronaute Charles Dollfus,  
en vol à bord du ballon « Contemplation »*

(Photo de 1949 prise par son fils Audouin à 1 350 m d'altitude)

A CHARLES DOLLFUS  
(1893-1981),  
L'AÉRONAUTE AUX 670 ASCENSIONS,  
LE SAVANT AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'AÉRONAUTIQUE  
ET DE BIEN D'AUTRES OUVRAGES.  
AMI, COLLABORATEUR ET ADMIRATEUR D'HENRI DE LA VAULX,  
IL M'A VIVEMENT ENCOURAGÉ  
À ÉCRIRE L'HISTOIRE DE MON COUSIN  
ET À GOÛTER À MON TOUR LES JOIES PURES  
QUE SEULE L'AÉROSTATION PEUT PROCURER.

En 1970, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Henri de La Vaulx il a bien voulu écrire les quelques lignes qui suivent et qui constituent, en quelque sorte, la pierre de fondation de ce Mémorial :

*J'ai eu le bonheur et l'honneur de faire me plaisir  
à l'ascension en dirigeable avec Henry de La Vaulx (1915).  
Il a été l'âme de l'ascension s'étendant à ses débuts.  
et a stimulé toutes les vocations de jeunes aéronautes  
de cette grande époque.*

*Charles Dollfus  
à l'avant*



## PRÉFACE

*Un nom prestigieux, une famille implantée de temps immémoriaux dans le fond de la vieille France, un tissu de relations de valeur, une impressionnante fortune, une robuste santé. Rien n'autorise ici la vie ordinaire. Il y faut de l'extrême. Cela peut produire la satisfaction suffisante d'un grand oisif. Cela peut aussi stimuler l'action d'une œuvre d'exception. Le Comte Henri de La Vaulx portait en ses armes la devise ancestrale « Tout par amour ». Cela, ou son contexte, a pu faire pencher la balance. Le Comte Henri y fut homme d'exception. L'aéronautique fut son terrain d'expression.*

*Lorsque Jacques de La Vaulx, cousin et filleul du Comte Henri, me fit l'honneur de me demander de préfacier l'ouvrage qu'il venait d'achever sur son illustre cousin et parrain, alors que la lecture des pages écrites par sa plume reflétait la dévotion féale pour son parent que lui commandait la même devise, j'ai senti que la démarche concernait l'aéronaute que, comme son parent et lui-même aussi, à même donc de sentir, par expérience vécue, ce que fut pour Henri de La Vaulx la conduite de ses grandes randonnées en ballon, ses records de distance, ses émouvantes épopées dans les airs, capable de vibrer aux lignes de « Seize mille kilomètres en ballon », l'ouvrage qui, enfant, me fit rêver.*

*Mais j'ai senti que le Comte Jacques de La Vaulx, en transposant sur mon cas une même dévotion familiale, a voulu honorer par mon intermédiaire la mémoire de mon père, grand ami du pionnier, Charles Dollfus qui fut, lui aussi, aéronaute, historien de l'Aéronautique, créateur du Musée de l'Aéronautique dont il fut toute sa vie le Conservateur.*

*Car Henri de La Vaulx et Charles Dollfus avaient l'un pour l'autre une grande considération. On retrouve leurs noms associés bien souvent dans le domaine des grands voyages aériens, celui de l'aérostation, avec une semblable culture universelle, une même érudition de l'Histoire. En témoigne le riche ouvrage « L'Aéronautique des origines à 1922 », cette œuvre capitale, fruit de la collaboration étroite entre Henri de La Vaulx et Charles Dollfus, avec Paul Tissandier.*

*Dans les pages qui suivent Jacques de La Vaulx se réfère très souvent à Charles Dollfus. Les nombreuses conversations qu'ils échangèrent ont aidé à reconstituer la personnalité marquante du Comte Henri, la carrière d'exception*

de cet homme d'action, dramatiquement victime de sa propre devise « Tout par amour ».

Je ne peux mieux faire que de reproduire ici les lignes que Charles Dollfus consacra au grand homme de l'air dans la revue aéronautique la plus ancienne du monde « L'Aéronaute », édition spéciale du cinquantenaire en 1942 :

« Le Comte Henri de La Vaulx (1870-1930) est le créateur du sport aérien. S'il est indéniable que le ballon libre avait trouvé, bien avant lui, de nombreux amateurs, c'est à lui que revient d'avoir déterminé le grand mouvement en faveur de la pratique courante des ascensions, le développement des compétitions de distance, de durée, d'altitude, de point d'atterrissage. Il a lancé dans le « grand monde » de son temps, vers 1900, le goût des ascensions en ballon, prêchant l'exemple par le nombre et la qualité de ses ascensions, par ses records, par ses récits également. Sa haute silhouette racée a connu la popularité...

Lorsque vint pour lui l'âge de ne plus piloter, il se fit grand passager d'avion. Président de la Fédération Aéronautique Internationale, il sentit de son devoir de visiter en personne, au cours d'étourdissantes randonnées en avion, tous les pays adhérent à cette suprême puissance sportive, jusqu'au jour où, aux Etats-Unis, à une des dernières étapes d'un tour aérien des deux Amériques, il devait tomber, en face de New-York, victime à 60 ans de l'aviation, de la brume et de l'incendie ».

Audouin DOLLFUS

Aéronaute

Astronome titulaire de l'Observatoire  
de Paris

Note de l'auteur :

« Tout par amour », devise de famille depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Sans la connaître le chantre de l'Allemagne romantique en a donné une excellente définition : « Renoncer à faire les choses à moitié et les vivre résolument jusqu'au bout dans ce qu'elles ont de beau et de bon ».

(GOETHE)

Malgré l'excellence de cette devise j'ai cru devoir choisir comme titre « CROIRE ET OSER » qui me paraît définir Henri de La Vaulx parfaitement.

## INTRODUCTION

Le Stade Roland Garros ! Grâce à la Télévision, à la Radio et à la Presse des centaines de millions de personnes à travers le monde connaissent ce nom prestigieux.

Mais combien de personnes, en France seulement, savent-elles qui fut Roland Garros, le pionnier de l'Aviation en 1911, l'officier aviateur qui vola le premier de Saint-Raphaël à Bizerte, celui qui fut plusieurs fois recordman du monde d'altitude, celui enfin qui mourut au champ d'honneur dans la fameuse escadrille des Cigognes ?

Le nom subsiste mais l'homme est oublié.

Par contre une heure de vol, le 25 juillet 1909, entre la côte française et la côte anglaise ont valu à Louis Blériot une célébrité qui résiste au temps.

La traversée de l'Atlantique par Lindberg restera un exploit inoubliable.

Mais à côté de ces exemples des centaines d'hommes et de femmes ont accompli dans les airs des exploits qui ne sont plus connus que de rares connaisseurs de l'Histoire de l'Aéronautique.

L'oubli est comme le sable des dunes qui avance toujours, finit par tout recouvrir.

Le Comte Henri de La Vaulx fut, surtout pendant la période 1900 à 1914, très connu en France comme étant un des meilleurs aéronautes, comme constructeur et pilote de dirigeables et même pour avoir pris le grand risque d'essayer un aéroplane.

Mais, en même temps, par son dynamisme et par sa foi rayonnante dans les progrès qu'apporterait le développement de l'Aéronautique il prit une part essentielle à la création de l'Aéro-Club de France, modèle imité par beaucoup d'autres clubs nationaux et de la Fédération Aéronautique Internationale.

En 1924 il fut élu à l'unanimité Président de cette très créative Fédération et mourut au faite de sa carrière et des honneurs dans un terrible accident.

On pourrait dire que cet homme est encore connu et honoré mais il n'en est rien. Il existe à son sujet une mémoire diffuse et dispersée mais aucune étude approfondie.

Cela est dû au grand nombre d'années écoulées depuis sa mort en 1930. Deux générations ont disparu depuis et la Seconde Guerre Mondiale a créé une profonde coupure.

Devant cette regrettable situation j'ai cru de mon devoir de tenter de restituer à ce grand Français, mon cousin et mon parrain, la juste part de gloire qui lui revient.

Jacques de LA VAULX  
Ancien élève diplômé de l'Ecole  
Libre des Sciences Politiques  
Membre de la Commission  
Histoire, Arts et Lettres  
de l'Aéro-Club de France

## Chapitre premier

### LA JEUNESSE, LE GRAND VOYAGEUR ET L'EXPLORATEUR

#### *L'ENFANT QUI VÉCUT TROP SEUL :*

Dans le parc du château de Rozoy-Bellevalle, près de Château-Thierry, un jeune garçon de huit ans avait bien profité d'une belle matinée de ce mois de juillet 1878.

Après avoir en vain tenté de pêcher dans la grande mare qui se trouve près du château il était allé sur la balançoire et enfin, fatigué, il s'était rendu dans la bibliothèque et s'était mis à parcourir trois de ses livres préférés :

« Le voyage de la terre à la lune », « Cinq semaines en ballon » ou « Les enfants du Capitaine Grant » de Jules Verne, son ouvrage le plus récent.

Le jeune Henri de La Vaulx, car tel était son nom, était subjugué par ces personnages toujours en action, traversant cent pays différents ainsi que par les étonnantes perspectives d'avenir que le génial auteur laissait entrevoir.

Cet enfant avait justement un très grand besoin d'évasion.

Déjà être fils unique n'est pas idéal. Le fait que sa mère possédât en Normandie un grand château ne le rendait pas plus heureux pour autant.

Il est toujours triste d'être privé de tendresse au cours de son enfance et le repli sur soi-même qui en résulte marque ensuite l'adulte pour la vie.

Dès sa naissance, le 2 avril 1870, au château de Bierville, près de Rouen, l'aventure et le danger, semble-t-il, avaient marqué ce jeune destin.

Quelques mois plus tard, en effet, les Prussiens, bien loin d'être refoulés jusqu'à Berlin, arrivèrent en trombe à Bierville.

La Ctesse de La Vaulx n'eut que le temps de se réfugier à Rouen.

De cette fuite hâtive l'enfant n'avait naturellement gardé aucun souvenir.

Par contre il eut vite l'intuition de l'incoercible incompatibilité d'humeur de ses parents.

Le C<sup>e</sup> Paul de La Vaulx, qui avait 31 ans au moment de la naissance de son fils, s'était engagé dès les premiers jours de la guerre et avait pris le commandement du 8<sup>e</sup> bataillon de mobilisés de la Seine-Inférieure, qui combattait quelque part entre la Loire et la Seine.

Profitant de cette circonstance la mère du petit Henri fit donner à leur fils Henri le baptême protestant au mépris des engagements pris le jour du mariage (soit depuis peu).

Elle s'appelait Augustine de Boulet d'Hulst et avait juste 30 ans. C'était une force de la nature : grande, forte, large.

Elle était de caractère assez autoritaire.

Il faut dire quelques mots sur le côté paternel, Paul et Roger de La Vaulx, son frère, s'étaient engagés (c'était une tradition familiale) dans l'Armée pour faire les campagnes d'Italie.

Plus tard, lorsque le Pape avait fait appel à des volontaires pour défendre les possessions temporelles du Vatican contre les entreprises des Piémontais appuyés par les volontaires de Garibaldi, les deux frères s'engagèrent aussitôt.

Ils se battirent bravement et furent décorés de la médaille « Fidei virtuti », puis ils furent démobilisés et rendus à la vie civile.

L'épopée des zouaves eut pour conséquence inattendue de susciter deux mariages. Un pèlerinage de jeunes filles américaines d'origine irlandaise et donc catholiques vint à Rome. Lorsqu'elles virent ces beaux jeunes militaires bronzés par la vie des camps, des cœurs flambèrent et Roger épousa Mademoiselle Elisa Dillon, dont il sera question plus loin.

Le second mariage fut celui de Jeanne de La Vaulx, sœur des deux précédents, avec le C<sup>e</sup> Jacques de Cathelineau, qui avait transité chez les La Vaulx au cours de son périple clandestin pour rejoindre la petite armée des zouaves pontificaux.

Il restait donc à marier Paul de La Vaulx. Une de ces bonnes dames qui se font un devoir de rapprocher les âmes en peine s'en chargea. Ce fut un mariage d'arrangement comme il en existait beaucoup à cette époque.

Augustine de Boulet d'Hulst, d'après les albums de famille, était très forte, peu féminine. Elle appartenait à une famille protestante qui avait quitté la France au moment de la révocation de l'Edit de Nantes et y était revenue depuis quelques dizaines d'années. Son père avait une importante situation : il était directeur des chemins de fer de la Seine Inférieure. La famille était très riche : elle possédait le château de Bierville, situé au nord-est de Rouen, et de nombreuses fermes.

La mésentente s'installa vite dans le ménage, ce qu'on pouvait craindre.

Comme le divorce n'était pas admis à cette époque dans la bonne Société, le ménage fit bonne figure à l'extérieur mais chacun vécut pour soi. Paul de La Vaulx fut nommé Maire du village et passa de plus en plus de temps à la Mairie...

Les heurts furent fréquents et le jeune Henri grandit dans cette atmosphère de mésentente.

Pour lui éviter ces inconvénients le jeune garçon fut mis de bonne heure, de trop bonne heure, pensionnaire au célèbre collège des Oratoriens d'Arcueil. Il

connut la discipline rigide, les dortoirs et les salles de classe plus ou moins chauffées, le réveil au son du tambour, etc.

Le Père supérieur de ce collège était un homme énergique, le Père Didon, qui, en réaction contre tant de lâchetés et d'abandons révélés par la honteuse guerre de 1870, voulait former des hommes fermes et courageux.

Bien avant que le mot magique de « sport » ait été mis à la mode par le Baron Pierre de Coubertin on le pratiqua chez les Oratoriens d'Arcueil : escrime, équitation, marche, lutte, etc... furent pratiqués avec persévérance.

Lorsqu'il arrivait que deux garçons se battent dans la cour de récréation le Père Didon n'intervenait pas pour empêcher que ces pauvres petits ne se fassent du mal. Il laissait faire à condition que le combat ne fût pas disproportionné, qu'il fût loyal et que les combattants se serrent la main après le combat.

La formation morale et religieuse, les études classiques n'en furent pas négligées pour autant.

Le Collège des Oratoriens d'Arcueil a formé des élèves qui devinrent célèbres à plus d'un titre : le Maréchal Pétain, F. Buisson, futur Président du Conseil, les frères Gasnier du Fresne, aviateurs très connus, Bienaimé, de l'Aéro-Club de France.

Henri de La Vaulx fut un bon élève et passa les baccalauréats Lettres et Sciences, ce qui était assez rare dans un collège religieux généralement orienté vers les Lettres uniquement.

Le Père Didon a fait de son élève un jeune homme robuste physiquement et moralement. Il restera un Catholique de conviction, mais peu pratiquant.

Pour les vacances il séjournait au château de Rozoy-Bellevalle, près de Vielsmaisons (Aisne) où il était gâté par ses grands-parents. Il y menait une vie simple et patriarcale bien différente de celle de ses parents à Bierville.

Ici il pouvait jouer avec les petits paysans des environs.

A l'âge de 15 ans il fut autorisé à chasser dans le parc. Il allait également séjourner chez sa tante Marie de La Vaulx, au château de Vivey (Haute-Marne), qui avait épousé le Comte Martinet, ancien Préfet sous le Second Empire. S'étant mariés tard ils n'avaient pas eu d'enfants et étaient ravis d'accueillir leur jeune neveu. Etant très férus d'équitation ils entraînaient le petit garçon âgé de six ans dans de grandes galopades dans les forêts avoisinantes. Il se tenait en croupe aux basques de sa tante qui montait en amazone.

Une seule chose est certaine et grosse de conséquences.

Sur les photographies des albums de famille Henri de La Vaulx est toujours entouré de personnes plus âgées et même beaucoup plus âgées que lui.

Ensuite il s'inscrivit à la Faculté pour faire son Droit, ce qui se faisait à cette époque avec une certaine insouciance.

En 1889, il fit son volontariat d'un an au 127<sup>e</sup> régiment d'Infanterie qu'il quitta avec le grade de sergent.

## UN JEUNE HOMME ROBUSTE PHYSIQUEMENT, MORALEMENT

Sur ces entrefaites la Comtesse de La Vaulx, qui était depuis longtemps malade d'hydropisie, mourut à Bierville.

Cette triste nouvelle lui fut communiquée par son père, toujours maire de Bierville, qui déclara le décès.

Henri de La Vaulx fut très choqué lorsque, quelques mois plus tard, son père lui annonça son remariage. Il en résultait un froid durable entre les deux hommes.

Le jeune homme se trouva tout-à-coup, du fait de ce décès, héritier d'une fortune considérable.

Il demeura quelque temps à Bierville, menant la vie de gentilhomme campagnard, tandis que son père partait s'installer à Versailles.

Mais Henri de La Vaulx se lassa vite de ce mode d'existence et décida d'aller vivre à Paris, où il devait avoir de la famille et des amis.

On sait peu de choses sur sa vie à Paris.

Il s'affilia à un cercle monarchiste en réalité surtout mondain.

Il se fit recevoir par l'Association Saint Georges qui avait pour but d'entraîner ses adhérents au tir au pistolet.

A cette époque, en effet, il y avait encore des duels et il arrivait qu'un bretteur ne puisse trouver de témoins pour le soutenir dans une chaude affaire. La Vaulx estimait probablement qu'un homme de son rang devait pouvoir, à l'occasion, venger son honneur ou celui d'un ami.

Dans ces associations il rencontra bien des originaux.

Il connut peut-être Monsieur van Haeften, courageux et redoutable duelliste. Il savait mettre son adversaire à l'aise à la veille d'un combat. « Prenez donc un bain » lui disait-il. « Pourquoi donc ? » — « Parce que j'ai horreur de ramener chez lui un mort qui a les pieds sales ! »

Après avoir fait du tir chez Gastine-Reinette il montait peut-être à cheval au Bois de Boulogne puis il déjeunait à son Cercle. L'après-midi il allait peut-être voir une Exposition ou bien il allait aux courses.

Le reste de la soirée était consacré à des mondanités ou à faire sa cour à quelque charmante dame.

On sait qu'il s'intéressait aux poètes. Il fut un ami de Sully-Prudhomme et un ami intime de José Maria de Hérédia dont il appréciait le talent et la grande culture. Il était attiré aussi dans cette maison par ses trois charmantes filles (1).

Mais il se lassa assez vite du caractère monotone, répétitif et fastidieux de la vie mondaine.

« La vie serait supportable sans les plaisirs » plaisantait Lord Palmerston.

Talleyrand de son côté disait « Ne pas être du monde quel inconvenient ! Être du monde quel ennui ! »

Henri de La Vaulx aspirait à quelque chose de plus, à un grand dépaysement, par exemple.

Il se rappela ces beaux livres d'aventures de Jules Verne, qui enchantèrent son enfance.

(1) Dominique Bona « Les yeux noirs ». Ed. Lattés.



Et puis il se décida pour l'étude de la Patagonie.

Henri de La Vaulx prépara longuement et minutieusement son expédition, sachant qu'il ne devrait compter que sur lui-même pour cette exploration qui risquait d'être très longue et peut-être très dangereuse.

Il quitta la France à la fin de 1895 laissant ses amis très inquiets sur son sort. Il fit escale à Buenos-Aires d'où il repartit par bateau à Carmen de Patagones où la partie terrestre de son voyage commença.

Pour entreprendre son expédition il dut d'abord constituer tout un train de mules et de chevaux pour transporter les provisions ainsi que les futures collections archéologiques et ethnologiques. En outre il fallut recruter une équipe d'hommes robustes et sûrs, ce qui n'était pas évident dans ce pays.

Heureusement il trouva une aide précieuse en la personne d'un de ses petits-cousins, Jacques de Cathelineau, dont la mère avait épousé le descendant du fameux chef des armées catholiques et royales, lors des guerres de Vendée.

Henri de La Vaulx recruta un guide, dont il dut se séparer rapidement, et un gaucho qui était au service de son oncle Cathelineau, à Buenos-Aires. Cet homme, appelé Juan Gonzalès, se révéla un auxiliaire précieux, courageux et dévoué.

Les difficultés commencèrent dès le franchissement du Rio Negro (2).

Sans entrer dans le détail de l'interminable pérégrination qui commence il convient de dire qu'il se heurta d'emblée à l'hostilité des indigènes surtout lorsqu'il annonça son intention de faire des fouilles et de déterrer les morts pour récolter les bijoux et objets avec lesquels ils avaient été inhumés.

« Monte à cheval, lui dit l'un d'eux, parcours la pampa en tous sens avec tes chiens à la poursuite des autruches ou des guanacos mais, je t'en conjure, ne fouille pas les sépultures de nos ancêtres ; cela te porterait malheur. Les morts sont sacrés et maudits ceux qui les touchent ».

Les indigènes avaient sûrement raison mais la Science a ses exigences qui ne tiennent pas compte des légitimes et respectables sentiments de ces hommes primitifs.

Henri de La Vaulx passa outre à leurs objections mais s'arrangea pour opérer de façon nocturne et discrète.

Petit à petit les collections augmentaient : flèches de pierre, couteaux de silex, ossements divers trouvés sur des sites de campement ou dans des sépultures.

L'explorateur aura bientôt une très mauvaise réputation.

Le bruit se répandit qu'il était sorcier.

A chaque tribu il faisait croire qu'il recherchait seulement les crânes d'une autre tribu, si possible ennemie, qui avaient des caractéristiques particulières.

Les dangers venaient des animaux sauvages et des indigènes, quand ils avaient trop bu.

Mais les Argentins eux-mêmes n'étaient pas de tout repos.

(2) L'explorateur a publié un récit détaillé de son immense voyage, l'un chez Hachette avec une superbe préface de José Maria de Hérédia et l'autre sans indication d'éditeur dédiée à Sully Prudhomme.

C'est ainsi qu'un jour il fit la connaissance d'un officier chargé de la remonte de l'Armée, qui l'invita à dîner, ce qu'il accepta bien volontiers pour se changer de la compagnie de ses gauchos plutôt rustiques.

« Il avait à mon intention dévalisé l'épicerie du petit village de Choel-Choel. La pièce de résistance fut un mouton entier cuit dans sa peau et dans lequel on avait mis des pierres chaudes pour en activer la cuisson. Ce mets éminemment national fut arrosé de vins français ou du moins réputés tels. Si le capitaine mangeait autant que moi, il buvait beaucoup plus. A la fin du repas, il avait un peu perdu les notions de l'équilibre et débitait d'une voix pâteuse un tas de phrases incohérentes qui étaient un mélange d'anglais, de français et d'indien.

Comme je l'écoutais distraitement, il vint se planter devant moi et, me regardant en face :

« Nous avons bien diné, n'est-ce pas ?

— Mais oui, répondis-je.

— Eh bien, ce n'est pas suffisant. Après dîner, il faut se distraire, s'amuser. Comme il n'y a pas de lieu de plaisir ici, nous allons nous payer un petit divertissement ».

Où voulait-il en venir ?

« Attendez un instant », dit-il.

Il disparut et revint bientôt, portant deux sabres de cavalerie.

Il me mit de force une arme dans les mains, prit l'autre et s'écria :

« Nous allons nous battre.

— Vous n'y pensez pas ; d'ailleurs il fait nuit ».

Il haussa les épaules et me désignant d'un geste théâtral la lune qui dorait au loin la pampa :

« On y verra bien assez. »

Je compris qu'il n'y avait rien à répondre. Cet homme avait bu ; il était impossible de le raisonner.

« Allons, en garde », dit-il !

Et au même instant, il me portait un terrible coup de banderolle que, malgré mon inexpérience de ces armes, je parvins cependant à éviter. Puis je ripostai et l'atteignis au poignet.

« Très bien, cela, » dit-il.

Et il me serra la main avec la courtoisie d'un maître d'armes après un assaut.

A partir de ce moment le Capitaine argentin ne voulut plus me quitter ; il voulait, disait-il, déterrer avec moi des crânes de Tehuelches.

Durant mon séjour à Choel-Choel, je fis une chasse acharnée aux martinettes, sorte de perdrix à huppe très abondante dans l'île.

Le capitaine m'accompagnait dans toutes mes excursions et m'était un guide précieux, quand il se trouvait à jeûn. Malheureusement, quand il avait bu, c'était le plus détestable compagnon que l'on puisse rêver.

Ne s'avisait-il pas un jour que je revenais de me lancer ses boleadoras (3) ! J'entendis l'arme siffler à mes oreilles.

(3) Faisceau de 3 cordes terminées par des boules de pierre et destinées à s'enrouler autour des pieds du bétail pour le faire tomber.

« Tiens, me dit-il, je vous ai manqué. C'est étonnant ; excusez ma maladresse. »

Ce capitaine, on le voit, avait l'ivresse dangereuse. » (4)

Quelques semaines plus tard, poursuivant sa route vers le Sud, l'explorateur continua à souffrir de la rudesse du climat : vents très forts, humidité et froid, surtout la nuit, orages gigantesques, inondations, etc...

Sur son chemin il fit la connaissance d'un indigène remarquable.

Numuncura, ancien roi de la Pampa, avait été détrôné par son concurrent argentin après avoir opposé une résistance héroïque.

Henri de La Vault fut frappé par la dignité et la résignation de cet ancien chef réduit à la misère car il avait distribué le reste de ses domaines à ses compagnons de guerre.

Plus l'expédition avançait et plus les collections devenaient importantes et encombrantes. Henri de La Vault dut se procurer un grand chariot pour les transporter, ce qui n'était possible que dans la plaine. Dès que la région devenait montagneuse il fallait se procurer un bât spécial pour harnacher des mulets.

Ce matériel fut à chaque fois très long à obtenir.

A plusieurs reprises, en plaine, il fallut décharger complètement le chariot, transporter les caisses à dos d'homme et atteler jusqu'à quinze animaux au chariot vide. Ceci pouvait se produire plusieurs fois par jour.

Henri de La Vault constata que les Indiens haïssaient les conquérants argentins. Par voie de conséquence ils se méfiaient des Blancs en général.

Sous des dehors de bonhomie et de bienveillance le chef de tribu cachait sa férocité et sa sauvagerie natives. Il convenait d'être sur ses gardes.

Quelque temps après Henri de La Vault se renseigna auprès d'un Indien sur les tombes qui pouvaient exister dans le voisinage.

« Botello m'indiqua les recherches auxquelles je pouvais me livrer dans la contrée et, comme je lui dis que mes fouilles avaient un but anthropologique, il me confia qu'il y a deux mois à peine il avait vu enterrer un Tehuelche que les indigènes considéraient comme un géant. Il me promit de m'indiquer le lendemain le lieu exact de la sépulture.

Don Secundo Agosta, un Argentin de passage dans la contrée, décida de nous accompagner.

Le 13 décembre, à la tombée de la nuit, suivi de Don Secundo et de mon fidèle Juan, je me mis à la recherche de la sépulture du géant.

Cette sépulture se trouvait au pied d'une colline pas très loin du Senguer.

Nous marchions à travers la Pampa comme de vrais Peaux-Rouges, nous dissimulant de notre mieux, car, si les Indiens se doutaient du but de notre excursion, notre compte serait vite réglé.

Arrivés à quelques centaines de mètres des tentes, nous nous consultâmes.

« Ce doit être là-bas, à droite » me dit Don Eduardo.

Nous oubliquâmes vers un monticule derrière lequel nous aperçûmes un grand carré de terre complètement dépourvu d'herbe. »

(4) Extrait de « Voyage en Patagonie » par le C<sup>te</sup> de La Vault.

Ayant difficilement repéré l'endroit ils se mirent à creuser et, au bout d'une demi-heure, ils trouvèrent une grande peau de cheval qui servait de linceul au géant.

Une odeur épouvantable se répand et Henri de La Vaulx a beaucoup de peine à enrayer la panique de ses gauchos.

Enfin, deux d'entre eux veulent bien l'aider et ils parviennent à sortir le corps de la tombe. Le mort mesure 1 m 98. Mais que faire de ce cadavre ? Il ne peut être question de l'emporter au camp : les Indiens massacraient l'explorateur impie.

Il ne reste qu'une possibilité c'est de le disséquer.

Maîtrisant son horreur il saisit un couteau et mit un temps infini à réaliser ce dépeçage dégoûtant. Seul le sens du devoir que lui impose la mission scientifique qu'il a acceptée lui donne assez de courage pour achever cette besogne.

Enfin tout est terminé sauf la tête. Les ossements, soigneusement cachés dans une toile de tente, sont rapportés au camp. Les chairs sont rejetées dans la tombe, soigneusement refermée.

La Vaulx se lave à grande eau mais ne peut se débarrasser de l'odeur infecte de ses mains. Le soir, ses gauchos et lui ne peuvent rien avaler et sont complètement accablés. Tous ont l'air abattu et se regardent sournoisement entre eux comme des malfaiteurs qui se reprocheraient un mauvais coup.

Mais les rites funéraires posthumes ne sont pas encore achevés.

Il reste à nettoyer complètement les os des chairs en putréfaction qui y adhèrent encore. Une marmite pleine d'eau bouillante est utilisée à cet effet mais, comme elle est très petite, cela prend beaucoup de temps.

Lorsque tombe la nuit il reste encore la tête du Tehuelche.

Alors l'explorateur, transformé en cuisinier de l'Au-Delà, procède à un macabre pot-au-feu. Heureusement, leur campement est éloigné de celui de la tribu du cacique Saïhuéqué.

Enfin la tête fut débarrassée de ses chairs et Henri de La Vaulx put jeter l'eau de cuisson, grasse et puante, dans laquelle nageaient des détritiques humains ! Ensuite il essuya soigneusement les ossements un à un, prêts à être étiquetés et emballés, et il se jeta sur son lit de campagne, harassé et moulu et plein de remords de ce qu'il avait fait : on ne dépèce pas un homme sans éprouver d'émotion mais que ne ferait-on pas pour la Science ?

Cependant le jeune explorateur quitta le cacique Saïhuéqué avec de grandes démonstrations d'amitié de part et d'autre.

Le séjour dans cette tribu s'est bien passé, ce qui n'était pas évident.

Le voici maintenant dans une autre tribu plus au sud.

On l'invite à participer à une grande fête appelée le « Huecoun Rouka ». Il ne peut refuser car ce serait s'aliéner les indigènes. Mais il sait combien ceux-ci peuvent devenir dangereux sous l'effet de l'alcool. Il sera donc sur ses gardes.

Comme il s'y attendait la fête est une formidable saoulerie et donne une idée de ce que devait être un sabbat de sorcières. Cependant quelques Indiens tiennent encore à peu près debout et rôdent de façon inquiétante autour de la tente d'Henri de La Vaulx. L'un d'eux entre sous la tente et veut embrasser l'explorateur mais, en même temps, il cherche son couteau pour le frapper. Mais deux Indiennes

l'ont vu et avertissent. Le jeune homme, très calme, se lève et tend sa gourde à l'Indien qui la vide et tombe comme une masse. Il fait signe à ses gauchos : tous regagnent le campement de l'expédition mais le chef de celle-ci veilla toute la nuit le revolver à portée de la main.

Malgré la distance Henri de La Vaulx reçoit du courrier et réussit à en faire parvenir en Europe. Un de ses amis, l'écrivain Francis de Croisset, lui fit parvenir son dernier roman « Amours de quinze ans » que La Vaulx trouva immoral.

Un de ses correspondants était le poète José Maria de Hérédia.

José de Hérédia croyait ou feignait de croire qu'Henri de La Vaulx se trouvait dans un de ces charmants pays où il fait toujours beau, où la fertilité est très-grande et où de charmantes jeunes filles vous accueillent partout en vous passant des colliers de fleurs autour du cou. Il le plaisantait sur ses conquêtes et s'expliquait par là la longue durée de l'expédition.

Henri de La Vaulx lui répondait : « Si vous les voyiez ! ».

Il les trouvait généralement hommasses, les traits taillés à coups de serpe, sales, puantes et bestiales, les cheveux enduits d'une sorte de beurre, dépourvues de tout charme.

De fait, les photographies qu'il rapportera en grand nombre confirmeront cette image.

Cependant une des filles du cacique Saïhuéqué constituait l'exception : Losh a les lèvres un peu épaisses mais ses yeux étaient si doux, si langoureux. Elle avait des gestes si aisés, si souples. Un charme se dégageait de sa personne, on sentait que c'était une femme, une vraie et qu'elle usait de tous les artifices de séduction dont une Indienne peut être capable.

Un jour, dans une tribu où il se trouvait de passage, on l'invita à manger le « karoutiar », c'est-à-dire à dévorer un mouton que l'on venait de tuer. C'était un honneur rare car les moutons dans ces régions sont rares. Il s'agissait donc d'un honneur exceptionnel rendu à un étranger et auquel il était impossible de se dérober.

Au jour dit, pendant que l'explorateur bavardait avec le cacique, les femmes apportèrent dans une écuelle de bois grasseuse les intérieurs crus et encore tout fumants du mouton nageant dans un sang noirâtre.

Pouah !

Tous trempaient leurs mains sales dans cette horreur encore palpitante. Le châtelain du château de Bierville, pensant au cérémonial des repas qui était observé chez lui, fut néanmoins obligé de faire comme les autres et d'avalier, l'estomac révolté, le morceau qu'il avait pris.

Alors le cacique se leva et, sans même prendre la peine d'essuyer sa bouche, il embrassa l'explorateur sur les deux joues et lui déclara qu'il était le premier Européen à n'avoir pas refusé le « caroutiar », ce qui le rendait digne de vivre au milieu de la tribu et de partager ses fatigues et ses plaisirs. C'était une façon comme une autre de présenter ses lettres de créance.

Les Indiens étaient étranges et imprévisibles. C'est en cela qu'ils pouvaient être comiques ou devenir tout-à-coup dangereux. La marge d'appréciation était étroite.

« Un jour je vais rendre visite à la vieille Thomassin qui me regarde d'un

œil courroucé depuis que j'ai soumis son « paysano » à la cuisine macabre que l'on sait. Tout d'abord on me reçoit très froidement, mais la cana (5) a vite fait fondre le glacier qui s'élève entre la vieille Indienne et moi.

— Quelle heureuse invention que l'alcool pour un explorateur !

Quand elle a bien bu elle me prend la main et me dit :

— Je ne t'en veux plus, tu es bon.

— Vraiment ?

— Oui, très bon et tu me plais.

Allons tout va bien. Je demande alors à la vieille si elle veut me donner sa nièce Maria pour femme. Et j'ajoute :

— Je te donnerai en échange deux juments.

Mais l'Indienne fait signe que non.

— Je te donnerai trois juments.

— Non, répond la vieille.

— Je t'en donnerai quatre.

Alors elle réfléchit. Dans ses yeux passe un éclair de convoitise, puis tout-à-coup elle me prend le bras.

— Quatre juments, dis-tu, c'est cher, très cher.

Pourquoi ne m'épouserais-tu pas ? Je coûte moins cher que Maria et je suis encore « machacha » (fille jeune et ardente, veut-elle exprimer en mauvais espagnol).

Je me mets à rire aux éclats pendant que mon guide, prenant au sérieux les paroles de l'Indienne, l'apostrophe en ces termes :

— Tu n'es pas honteuse à ton âge, viega asquerosa y pjojosa (vieille femme repoussante et pouilleuse), de faire de semblables propositions à un jeune homme ! »

Un après-midi La Vaulx était tranquillement assis sur le seuil de sa tente quand un vieil Indien se présenta à lui.

Cet homme ne lui parut pas inconnu et l'Indien avoua qu'ils s'étaient déjà rencontrés à la fête du Huecoun-Rouka.

En effet l'explorateur se souvint tout-à-coup que c'était celui qui avait voulu lui porter un coup de couteau manqué seulement grâce à l'avertissement de deux femmes.

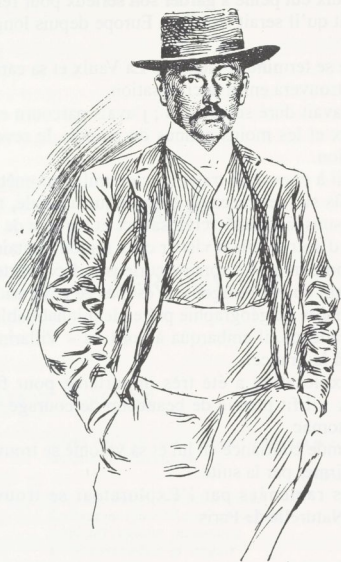
L'Indien s'excusa sur le fait qu'il était ivre alors et qu'il ne savait pas ce qu'il faisait.

Après quoi il demanda à l'explorateur à quoi il destinait leurs squelettes. Il répondit qu'il les faisait transporter en France où ils seraient placés dans une grande vitrine où beaucoup de gens viendraient les admirer.

L'homme exprime le regret que son cousin, qu'Henri de La Vaulx a déterré, doive quitter la pampa pour toujours.

Pour se faire pardonner la tentative d'assassinat manqué il lui offrit son propre squelette qu'il aurait cependant du mal à faire cuire car il était gras, ayant déjà mangé beaucoup d'autruches et de guanacos.

(5) Breuvage alcoolisé à ressusciter un mort.



M. DE LA VAULX



LA « GALERA » EST LA DILIGENCE PATAGONE. BIEN QUE LE NOMBRE DE MULES ET DE CHEVAUX QU'IL A FALLU Y ATTELER INDIQUE SUFFISAMMENT L'ÉTAT DES ROUTES DANS CETTE PARTIE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE

Henri de La Vaulx eut peine à garder son sérieux pour refuser cette aimable proposition alléguant qu'il serait rentré en Europe depuis longtemps quand l'indigène mourrait.

Enfin le voyage se termine et Henri de La Vaulx et sa caravane atteignent la Terre de Feu où il retrouvera enfin la civilisation.

« Mon voyage avait duré seize mois ; j'avais parcouru en tous sens un des pays les plus curieux et les moins connus du monde. Je revenais enchanté des résultats de ma mission.

J'avais accompli à cheval un trajet de cinq mille kilomètres et je rapportais des documents inédits sur ces races de l'Amérique australe, races qui tendent à disparaître du globe sous la poussée civilisatrice et barbare de l'alcool.

Je souhaite que d'autres aillent visiter cette région lointaine. Ils y trouveront des ressources sans nombre et y feront de curieuses découvertes.

Je sais maintenant que la Patagonie n'est pas ce pays aride au climat desséchant que les dictionnaire de géographie prétendent inhabitable. »

Le 19 mai, à Gallegos, il embarqua à bord du « Villarino » pour regagner Buenos-Aires et de là la France.

Cette grande exploration a été très importante pour forger le caractère d'Henri de La Vaulx : il fit preuve de beaucoup de courage, d'endurance et de diplomatie... et d'estomac.

Il acquit une grande confiance en lui et sa volonté se trouva fortifiée. — Ces qualités vont se confirmer par la suite.

Les collections ramenées par l'Explorateur se trouvent exposées au Museum d'Histoire Naturelle de Paris.





## Chapitre II

### L'AÉRONAUTE

#### *SUR LE DÉSIR LATENT DE VOLER*

*Et me voilà en l'air jouissant à pleines pores de cette volupté infinie,  
unique de l'ascension*

(Nadar)

*Oh ! sur des ailes dans les nues  
Laissez moi fuir ! Laissez moi fuir !  
Loin des régions inconnues  
C'est assez rêver et languir !*

Victor Hugo

*Icare est chu ici, le jeune audacieux  
qui pour voler au ciel eut assez de courage.  
Ici tomba son corps dégarni de plumage  
Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.*

Philippe Desportes

*Ah ! Combien j'aspire à me jeter  
dans des espaces sans fin, à flotter  
au dessus des effrayants abîmes*

Goethe

Après ces seize mois de vie aventureuse et ascétique Henri de La Vaulx goûta à nouveau les raffinements de la vie parisienne.

Il oublia avec plaisir les horribles repas de gala des Patagons et des Tuelchels pour apprécier la table et le service soignés ainsi que les mets fins et succulents des grands restaurants parisiens.

Ses amis lui firent fête et tentèrent d'en savoir encore davantage sur ses aventures.

Il était devenu sinon un personnage célèbre du moins un personnage connu, une personnalité de la vie parisienne.

Il fit des conférences dont une à la Société de Géographie qui lui conféra sa médaille. Ainsi restait-il dans la peau de son personnage de héros des ouvrages de Jules Verne.

Puis il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur au titre de la Promotion des Explorateurs.

Il prépara la publication de la relation de son voyage en Patagonie.

Au Muséum d'Histoire Naturelle les savants étaient très occupés à ouvrir, trier et classer le contenu des nombreuses caisses qu'il avait rapportées. Le fameux géant tout démantibulé posa un problème.

La direction du Musée, très satisfaite de cette première mission, songea à lui en confier une autre.

Pendant ce temps Henri de La Vaulx avait quitté l'appartement qu'il occupait depuis 1893 pour s'installer dans un hôtel particulier situé aux numéros 120, avenue des Champs Elysées (actuellement n° 122, car il y avait 2 hôtels voisins qui furent remplacés par l'immeuble du n° 122 actuel).

Une plaque rappelle encore de nos jours sur cet immeuble qu'il vécut à cet endroit de 1898 à 1909.

Cette plaque est la seule qui existe sur la plus belle avenue du monde. Elle est classée et entretenue par la Ville de Paris.

A cette époque l'Avenue des Champs Elysées était encore uniquement résidentielle, à proximité de la forêt.

Une suite ininterrompue de cavaliers et de cavalières remontaient ou descendaient l'Avenue et La Vaulx se joignait volontiers à eux.

La circulation sur la chaussée était presque nulle par rapport à celle de nos jours : on n'entendait que le bruit des chevaux de fiacre. Les automobiles, les tricycles à moteur et les autres engins pétaradants étaient encore très rares.

Il appréciait le calme et la tranquillité presque agrestes de ce quartier.

Parmi les amis qu'Henri de La Vaulx retrouva avec le plus de plaisir à Paris figura certainement Georges de Castillon de Saint Victor.

En sa compagnie il aimait faire de longues flâneries dans la ville.

Le contraste des deux hommes était frappant : Castillon était petit, brun, sec, méridional, très vif et disert tandis que La Vaulx était grand, blond, calme et placide. Parfois pour s'amuser et intriguer les gens en accentuant leur différence La Vaulx marchait sur le bord du trottoir tandis que Castillon trottinait dans le caniveau.

Au reste les deux hommes s'entendaient à merveille.

Le 17 juillet 1898 ils partirent comme d'habitude pour une de leurs flâneries sans se douter que leur promenade allait cette fois-ci décider de l'orientation de toute leur vie.

Ils arrivèrent rue Spontini où un petit aérodrome avait été installé pour donner des baptêmes en ballon captif.

Intrigués, ils se présentèrent et demandèrent au Directeur, Monsieur Maurice Mallet, aéronaute expérimenté et zélé propagandiste de l'Aérostation, de leur donner le baptême de l'air.

Le ballon captif étant gonflé en permanence l'ascension eut lieu séance tenante.

Décus ils dirent :

« Ce n'est que cela le ballon captif ? » — « Oui, répondit l'aéronaute, ce

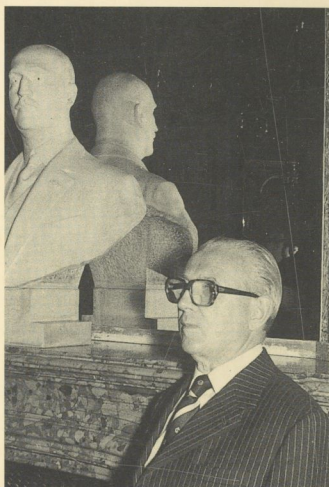


Photo air Vue

*L'auteur dans la salle du Conseil d'Administration de l'AéCF  
devant le buste du C<sup>te</sup> Henri de La Vaulx par le sculpteur Benneton (1928)  
(Photographie du 23 avril 1982 jour de l'inauguration de la rue Henri de La Vaulx,  
porte de St-Cloud, à Paris)*

*Jacques de LA VAULX (ou de LAVAULX)  
né le 26 mai 1921 à Senlis (Oise)*

*Ancien élève diplômé de l'École Libre des Sciences Politiques  
Traducteur technique d'Allemand et d'Anglais (interprète privé)  
Membre de l'Aéro-Club de France depuis 1970.*

*Fonda le Club Montgolfier en juin 1972, le 2<sup>e</sup> de France.*

*Exposant à l'Exposition d'Aérostation de Versailles du 4 au 25 juin 1980.*

*Organisateur avec Monsieur Moizard de la fête aéronautique de Condé-en-Brie  
le 17 septembre 1978 ainsi que des premiers rassemblements de montgolfières  
des années 1973-74.*

*Auteur des premiers articles sur les montgolfières modernes dans la revue  
« Aviasport » (N° 200, janvier 1971 – N° 221, octobre 1972), « Les hommes  
volants » du Secrétariat général à l'Aviation, important article dans la « Revue  
de l'Aéronautique Civile » (N° 146, décembre 1972), plusieurs articles dans  
l'« Union » de Reims en 1970, 71, 78 et 84), etc...*

Prix : 190 F

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01561876 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

